

MICHEL MATVEEV

ÉTRANGE

FAMILLE

nrf

QUATRIÈME ÉDITION

GALLIMARD



ÉTRANGE
FAMILLE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de la N. R. F.

LES TRAQUÉS.

Chez d'autres Éditeurs

LES HOMMES DU 1905 RUSSE. (Editions *Les Revues.*)

En préparation :

LES ENFANTS.

MICHEL MATVEEV

ÉTRANGE
FAMILLE

nrf

QUATRIÈME ÉDITION

GALLIMARD
Paris — 43, Rue de Beaune

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1936.

LA FILLE DU JUGE

Depuis l'écrasement des Soviets, et depuis qu'elles avaient été séparées de la Grande Russie par la zone « neutre », les villes de la vaste Ukraine étaient à la merci des Allemands camouflés en « haïdamaks »; des « atamans » qui ne connaissaient même pas le but de leur action tumultueuse; d'aventuriers avec leurs bandes déchaînées, comme cette Natacha qu'on appelait « le commandant troué », et qui ne venait rançonner la ville qu'en passant; des paysans-koulaks, qui, une fois le pouvoir pris, ne savaient qu'en faire. Tous ces maîtres arrivaient, puis partaient, chassés par d'autres. La plupart ne rêvaient que de rétablir le passé. Tous échouaient. De nouveau, les pauvres, les travailleurs, ceux qui n'avaient rien à perdre, s'agitaient, devinaient une occasion, se décidaient un jour et, après une courte bataille, rétablissaient le pouvoir soviétique.

La petite ville de Viska, à quatre-vingts kilomètres de la nôtre, réélut chez elle les Soviets d'ouvriers, paysans et soldats qui enlevèrent sans peine le pouvoir des mains indécises des

libéraux. Le nouveau Soviet décida d'envoyer dans les villes voisines les compagnies de sa Garde Rouge. Pas exactement la Garde Rouge... Mais plutôt quelques hommes convaincus, forts et armés, une délégation qui devait dire à la population laborieuse de la ville de X ou de Y ceci : « Nous aussi nous avons attendu, nous avons essayé maints gouvernements, nous avons décidé de prendre le pouvoir. Nous en avons assez. Assez de crever de faim sans savoir pourquoi. Nous avons rétabli le pouvoir des travailleurs : les Soviets. Faites de même. Joignez-vous à nous. L'union fait la force. » Les délégations partirent. L'une d'elles se dirigeait vers notre ville.

En tête de cette délégation, se trouvait le métallo Tchernikov, ancien président de l'Is-polkom de notre ville, et le sous-officier Krioukov. Au départ, ce n'était qu'une délégation, quelques hommes en tout. Mais la route est longue quand on marche à pied. En passant par un village, ils frappaient à la porte d'une misérable maison :

— Donnez-nous à boire!

Ils entraient. Déjà ils expliquaient le but de leur voyage. On les écoutait. Un fils, quelquefois le propriétaire lui-même, allait chercher au grenier, ou déterrer dans le jardin, son fusil. Il s'en allait avec eux. Parfois un chemineau les abordait en route, les suivait quelque temps pour les écouter, et ne les quittait plus. Au long des quatre-vingts kilomètres qui séparent notre ville de celle de Viska,

cette délégation devint une armée ! Quelle armée ! Une multitude taciturne, dangereusement triste, un composé indissoluble d'hommes à cheval, courbés sur leurs montures, serrés l'un contre l'autre, serrés de tous côtés par les déguenillés à pied, dormeurs qui marchent, hommes et femmes, armés de fusils rouillés, de fusils aux canons coupés, des hommes couverts de boue jusqu'aux yeux. La délégation s'était grossie en route de tous les mécontents, de tous les désespérés, qui n'attendaient que ça, de tous les vagabonds de la route froide.

Parmi ceux qui, entre la ville de Viska et la nôtre, étaient venus grossir la « délégation », se trouvait un long gaillard, Jacob Schwarz, soldat démobilisé, professeur d'hébreu, comptable, artiste du Théâtre Juif avant la guerre, vagabond depuis.

L'artilleur Krioukov, passant le lendemain en revue les partisans rangés sur le parvis de la cathédrale, s'arrêta devant Jacob.

— As-tu une jolie écriture ?

— Je crois...

— Les Juifs ont une belle écriture. Je suis le commissaire de la guerre pour cette ville, tu seras ma chancellerie. Présente-toi ce soir.

Comme tous ceux qui ne faisaient pas partie de l'effectif du « Premier Régiment Rouge » et qui casernaient à l'École de cavalerie, Jacob eut une chambre le lendemain. On envoya avec lui un petit bout d'homme noi-

raud, qui à cent pas du commissariat de la guerre sonnait à la porte d'une maison bourgeoise, rose, aux colonnes blanches. C'était la maison du Juge.

La peur rendait aimables envers cet intrus timide, pouilleux et en haillons, le juge, sa femme et sa fille, jeune et blonde, à la voix basse et chaude.

Pour Jacob cette ville triste, aussi bien que cette chambre grande et claire, n'étaient qu'une étape. Il savait qu'il partirait bientôt et qu'aucun événement ne saurait le retenir ici. Son objectif d'homme assez indifférent aux bouleversements, était le midi, pays du soleil. Il ne l'avait jamais vu. Personne ne l'attendait là-bas. Par des temps où l'on manquait du nécessaire, les gens avaient droit à la plus chère lubie. Depuis des mois il suivait les armées en déroute, des groupes de partisans par la forêt, les bandes anonymes qui se poursuivaient l'une l'autre. Il le faisait sans attachement spécial à aucune cause — c'était la seule manière de se nourrir tout en voyageant, tout en se rapprochant du sud.

Peut-être, au fond, n'était-il pas attiré tant par la nature du Midi, ou par son climat, que par le désir de changer constamment de pays, de ville, de maison; de fuir la vie sédentaire qui ne l'était guère d'ailleurs véritablement, même pour ceux qui demeuraient sur place. Car ils restaient dans une inquiétude sans trêve. Depuis le jour où, jeune soldat, il avait été versé de son régiment dans un autre qui

était parti, en août 1914, à la guerre, il ne voyait que la misère nue, que les désastres qui poursuivaient les gens, des pays entiers, la nature elle-même. Sa propre expérience lui disait que le seul moyen de tenir dans cet enfer était de rester seul, de ne s'attacher ni aux gens, ni aux choses, de ne pas commencer à aimer tel ou tel, telle maison, ou telle ville, et cela pour ne pas assister aux débâcles inévitables dans la vie d'êtres qui lui seraient devenus chers. Il avait quelque part des parents — sa mère et ses frères; mais à distance il y pensait rarement, il les oubliait. La dernière lettre qu'il leur avait écrite, datait d'un an et il n'attendait pas de réponse. Il se sentait tout à fait libre parce qu'il n'avait pas de domicile, et aucune nouvelle des malheurs survenus aux amis ou aux parents ne pouvait lui parvenir, ne l'attendait nulle part. Mais il avait quand même à lutter contre ses penchants sentimentaux.

Cette fois encore, dans cette chambre propre et lumineuse avec des rideaux blancs en dentelle, avec le miroir ovale dans un coin sombre, avec de toutes petites gravures noires sur un papier un peu décoloré, le tapis clair, il découvrait ses anciens désirs de rester sur place, de ne plus bouger. Il découvrait en lui, vivaces, les rêves qui le tenaillaient doucement pendant ses voyages interminables à travers la grande Russie, à pied, ou sur le toit glissant d'un train bondé. Là, la tête cachée dans le col grossier de son uniforme, il imaginait l'ami

hospitalier possédant une chambre spacieuse, claire et propre comme celle-ci, avec un large fauteuil capitonné, au dos rond, placé au fond, près de la grande fenêtre, en face d'un treillage de bois, peint en vert clair, qui colore le rideau blanc, et donne l'impression d'être un jardin printanier qui fleurit silencieusement.

Son travail de bureau n'était absorbant que le soir, quand Krioukov après une journée de réunions, de meetings, de revues, rentrait sans enlever sa casquette grise enfoncée sur l'oreille droite, marchait de long en large, une main dans la poche de sa capote, l'autre caressant sa grosse moustache ronde, dictait, s'arrêtait, s'approchait de la table, pointait son pouce (l'index avait été enlevé par une balle) sur le papier, où écrivait Jacob.

— C'est bien!

Il savait à peine signer son nom, il ne savait pas lire l'écrit.

— Lis-moi un peu! et dans sa voix il y avait beaucoup d'estime pour Jacob.

Ensuite Jacob rentrait assez tard; il s'endormait lentement.

Le matin, Jacob s'attardait dans sa chambre. Il y faisait tout lentement. Après quelques pas sur le tapis, il s'arrêtait devant la glace. A son image découpée en médaillon, il souriait.

— Il y a des gens qui passent toute leur vie comme ça!...

Il sentait une tendre reconnaissance envers

tous ceux qui savent organiser une telle vie, choisir et ranger les meubles, tapisser les murs et conserver tout cela jusqu'à la fin. Il admirait ces gens, particulièrement ses propriétaires.

En ces jours pleins de crasse, son regard se levait vers la fille du juge quand elle entra, toute propre, amidonnée. Elle entra souvent chez lui. Elle avait encore des objets à elle dans la grosse armoire. Puis, elle était l'intermédiaire entre Jacob et ses parents. Elle était curieuse aussi, sans doute. Elle s'appelait Nadiejda Nicolavna. Elle avait sur un corps large une petite tête forte d'une expression sereine et sévère comme on en voit chez les paysannes du Nord. Rien que par sa démarche lente et troublante, elle changeait un peu l'ambiance de la chambre. En s'en allant, elle emportait avec elle comme un peu de chaleur. La chambre après son départ gardait son odeur nette et fraîche de cabane dans la forêt. Les rêves de Jacob le reprenaient plus fort.

Ses rêves et ses désirs, il ne les voulait pas dans cette chambre. Il lui semblait qu'on pouvait les voir, qu'il se lisaient, qu'ils pouvaient être lus sur son visage par le regard droit et lucide de Nadiejda Nicolavna. Ses désirs n'étaient de bons compagnons que dans ses voyages au milieu des intempéries. Jamais il ne pensait à leur réalisation. Sous la pluie, dans la brume froide, sous le vent insistant, cette obsession du corps cherchant la chaleur était naturelle, secours inestimable : on est

accroché à un train, une vallée file, une maison perdue. Descendre par ce petit chemin, marcher vite, vite, aller jusqu'à la porte de cette maison, abritée par les troncs des gros arbres et entrer sans frapper, sans prévenir, apercevoir de dos cette femme en robe blanche, avec ses nattes jaunes bien serrées sur la tête. Voilà, elle va se retourner et montrer sa figure surprise et réjouie... Elle ne se retournait jamais.

Mais pourquoi voulait-il venir à l'improviste? Pourquoi cette femme était-elle toujours vêtue de clair? Jacob avait-il vraiment quelqu'un qui pût l'attendre? Non. Mais un certain type de femme entrait dans les rêves de Jacob. Elle n'avait pas de visage parce qu'elle pouvait en avoir cent, et toujours du caractère purement slave. Mais dans la solitude des routes, soudain la pudeur retenait Jacob. Il se détournait de sa pensée en interpellant un compagnon de voyage :

— Où vas-tu?

— Si je le savais...

Il arrêta son rêve parce que s'il continuait, cela devenait pénible, et que commençaient des désirs si lourds que son cœur menaçait de se rompre. Il était saisi à ces moments-là d'une telle inquiétude, qu'il était capable de sauter du train en marche, de courir pour chercher, forcer des portes, implorer...

— D'où viens-tu, camarade?

— As-tu fini de m'emmerder avec tes questions? Comme si je le savais...

Calmé, diverti, Jacob pouvait penser à soi plus tranquillement.

« Je n'ai plus honte, j'ai besoin d'une femme, n'importe laquelle mais qui ait un lit à soi, et de rester chez elle longtemps, autant que je veux et pas comme la dernière fois... » Il se souvient de cinq cents soldats dans un petit bordel à moitié démoli. On prend la file pour quatre femmes à demi-mortes. Ceux qui attendent crispent les dents et se taisent, les heureux qui saisissent les femmes décharnées, prêtes à s'évanouir, hurlent dans la maison...

« L'important, c'est que je puisse rester autant que je veux, que la femme soit docile et accueillante. Une femme à laquelle cela ne fasse pas de mal. Au contraire, qu'elle soit heureuse et contente, qu'elle désire toujours... » Il s'arrêta de rêver, puis : « que ce soit une veuve, une jeune veuve sensuelle, qui attend depuis longtemps quelqu'un comme moi, moi-même avec ma figure longue, mes lèvres charnues, mes yeux verts... »

Le meilleur moyen de se sentir énergique, indépendant, nécessaire, c'est de bien se laver, de se raser de près, de mettre du linge propre et de broser minutieusement ses vêtements, même quand ils sont vieux. Jacob pensait :

« C'est gentil de la part de Nadiejda Nicolavna de m'avoir proposé de prendre un bain!... »

Il avait bien travaillé aujourd'hui, il avait travaillé beaucoup et longtemps; son travail

fini, il avait été retenu par Krioukov tard dans la nuit. Krioukov soupira, préoccupé, et tira de sa poche une grande boîte de sardines.

— Prends!

Jacob sourit en pensant que par ce temps de disette cette boîte de sardines ferait un grand plaisir à Nadiejda Nicolavna.

Il s'était assombri en approchant de la maison. Il se souvint qu'encore une fois il avait oublié de demander la clé. Toutes les lumières étaient éteintes. Pendant quelques minutes, il resta hésitant à la porte. Cette demeure était si calme, si intime, derrière la palissade, et lui — si étrange...

Mais la porte s'ouvrait lentement. Derrière elle, une ombre.

— Je ne dormais pas, je vous ai entendu venir...

L'ombre qui était tout près, contre son corps, chuchotait un peu plus bas que lui... Il pouvait sentir l'odeur inconnue des cheveux de Nadiejda Nicolavna. Elle était si près qu'il n'osait plus bouger. Elle s'approcha encore comme poussée vers Jacob. Il sentit sur sa vareuse le ventre et les jambes rondes et fortes qui se pressaient contre lui. Plus petite que lui, elle entra dans le creux de son corps long et un peu voûté... Il la serrait de ses bras longs qui se nouèrent autour d'elle inévitablement et avec précaution; puis il la serra plus fort, ses lèvres s'appuyèrent contre l'odeur de ses cheveux. Il était secoué par un mouvement qui venait d'en bas, un mouvement insaisissable,

timide et terriblement violent. La tête lui tournait.

*
**

Etendu sur le dos, prostré, sentant son corps aussi grand qu'une colline, sûr et fier de soi, inquiet parce que, de temps en temps, il est saisi de la conscience, de l'évidence du bonheur, de l'insupportable bonheur (il aurait été capable d'en crier), extérieurement calme et lucide, il écoute, il entend toujours le :

« Dis... dis...

« Dis... dis...

de Nadiejda. Elle raconte sa vie, sa vie depuis qu'elle cherche un homme. Elle aurait brisé toute résistance franche et brutale. Dans la famille du juge, tout était immobilisé dans des cadres rigides. Nadiejda ne craignait pas de les briser. Mais elle ne pouvait rien contre sa pauvre mère terrible. La mère la surveillait de tout son attachement, de tout son amour, de tout un sacrifice absolu et aveugle. Devant Nadiejda et ses désirs, elle ne la menaçait pas, elle ne criait pas, elle pleurait et se déséchait sans faire un reproche.

« Parfois, racontait Nadiejda, j'ai envie de me pendre, de m'étrangler, de lui crier :

— Ne me torture pas, je ne vivrai pas longtemps...

« Je me dis: peut-être pour elle aussi il serait bien que je l'effraie, que je me montre cruelle... J'avais un amant, elle ne pouvait pas

le savoir; mais elle le devinait. De ses yeux remplis de larmes, elle épiait chaque pas, chaque mouvement que je faisais. Pourquoi ne lui ai-je pas crié à ce moment :

« — Oui! j'ai un amant!

« Afin qu'elle perde le goût de son propre supplice... Qu'elle crie, qu'elle m'injurie, qu'elle me tue, mais qu'elle cesse de pleurer, que ses yeux ne pleurent pas constamment en me regardant...

« Elle veut mon bonheur, je le sais. Dis, toi, où par ces temps puis-je trouver l'homme, le mari qu'il leur faut?... J'attendais, j'attendais... Je ne pouvais plus. »

Et elle dit à Jacob si simplement sa lutte avec son corps sain et fort. Aucune gymnastique, aucune religion, aucun surmenage, aucune hygiène ne pouvaient arrêter ses désirs. Elle a eu un amant. Très peu de temps, quelques jours, comme une tempête. Un hasard. Elle se décidait parfois à en chercher un autre. Alors elle rencontrait la figure méconnaissable, vieillie et maigrie de sa mère...

« Comment peut-elle avoir cette expression toujours, toujours? »

Une longue minute de silence, puis Nadiejda se tourne vers Jacob et d'une voix attendrie :

« Ça a été bon de ne plus attendre, je te sens dans tous les recoins de mon corps... »

Elle se soulève, se penche au-dessus de lui tout près, pour voir ses yeux dans l'obscurité :

— Es-tu content?

Et à nouveau ils se trouvent au bord de

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

Romans, Nouvelles

(publiés du 1^{er} Janvier au 15 Septembre 1935)

MARCEL ARLAND. La Vigie	12 fr.
MARCEL AYMÉ. Maison basse.. .. .	12 »
MAURICE BEDEL. L'Alouette aux Nuages ..	12 »
HENRI BOSCO. Le Trestoulas	15 »
JACQUES BOULENGER. Les Soirs de l'Archipel	15 »
ROBERT BOURGET-PAILLERON. Cœur de	
Russie	12 »
PIERRE BRÉGY. La Terre de l'Extrémité. ..	15 »
MARIE-ANNE COMNÈNE. La Vie commence.	15 »
HENRI DEBERLY. La Maison des trois Veuves	15 »
JACQUES DEBÛ-BRIDEL. Frère esclave.. ..	15 »
RAYMOND FAUCHET. Ennemi public	12 »
RAMON FERNANDEZ. Les Violents.. .. .	15 »
FERNAND FLEURET. Échec au Roi (<i>Prix de</i>	
<i>la Renaissance 1935</i>).. .. .	18 »
O.-P. GILBERT. Fièvre blanche.	15 »
SACHA GUITRY. Mémoires d'un Tricheur, avec	
<i>des illustrations de l'auteur.</i>	10 »
FRANZ HELLENS. Frédéric.	15 »
F. KESSEL. Le Repos de l'Équipage.	9 »
JACQUES DE LACRETELLE. LES HAUTS	
PONTS III. Années d'Espérance.	12 »
ANDRÉ MALRAUX. Le Temps du Mépris ..	10 »
MAURICE MARROU. Jean-Pierre l'Oiseleur ..	15 »
GEORGES ROMIEU. Les Vies perdues	15 »
MAURICE RUÉ. Vieux Chéri	15 »
SIMENON. Les Clients d'Avrenos	12 »
— Les Pitard	12 »
JACQUES SPITZ. L'Agonie du Globe	15 »
JACQUES STREZA. Envoutée	9 »
EDITH THOMAS. Sept Sorts	15 »
MICHEL YELL. Cauët. Nouvelle édition revue.	12 »

L'Œuvre de PIERRE HAMP

Édition définitive

LA PEÏNE DES HOMMES Le Rail	15 »
— — — Le Cantique des Cantiques	15 »